

1674
CHACUN A SA FOLIE,

OU

LE CONCILIATEUR,

C O M É D I E

EN DEUX ACTES ET EN VERS,

*Représentée à Paris, par les Comédiens Italiens
Ordinaires du Roi.*



A P A R I S,

Chez VENTE, Libraire des Menus Plaisirs du
Roi, rue des Anglais, près celle des Noyers.

M. DCC. LXXXII.

Avec Approbation & Permission,



A C T E U R S.

ARISTE	<i>M. Clairval.</i>
LE COMTE FLORIMON.	<i>M. Rosiere.</i>
LE MARQUIS FLORIMON , son fils.	<i>M. Michu.</i>
LA COMTESSE FLORIMON.	<i>Mad. Vertueil.</i>
Madame DE CIRVILLE.	<i>Mad. Gonthier.</i>
HERIETTE, sa fille.	<i>Mlle. Pitrot.</i>
UN NOTAIRE.	<i>M. Thomassin.</i>
UN LAQUAIS.	<i>M. Corali.</i>

La Scene est au Château du Comte Florimon.



CHACUN A SA FOLIE,
ou
LE CONCILIATEUR,
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARISTE, Le Marquis FLORIMON.

ARISTE.

VOUS n'arrivez qu'hier chez votre père ;
Vous le suivez , avec ma belle-sœur ,
Dans un Château voisin de cette Terre ;
Vous voyez Henriette , & déjà votre cœur ,
Dans cet aimable objet reconnoît son vainqueur !
LE MARQUIS.
Ah ! cher oncle , comment ne pas rendre les armes ?
Les graces , les vertus , les talens & les charmes
Semblent se disputer l'honneur

Chacun à sa Folie ,

D'en faire un objet enchanteur.

Que pendant les deux ans qu'a duré mon absence
Ses traits ont acquis de puissance !

A R I S T E.

Vous la connoissiez donc ?

L E M A R Q U I S.

Oui, mon oncle : au Couvent,

Avec ma sœur je la voyois souvent ;

Elle sortoit à peine de l'enfance,

Ignorant encor l'art de cacher son penchant.

Dans ses beaux yeux, où brilloit l'innocence,

Cent fois de son ardeur j'ai lu l'aveu touchant.

A R I S T E.

J'ignoreis tout cela.

L E M A R Q U I S.

Hier, en la revoyant,

J'ai senti pour jamais se rallumer ma flamme.

Ayez pitié du trouble de mon ame,

Sans elle je ne puis connoître le bonheur.

Vous êtes, je le sçais, des amis de sa mere ;

Vous avez du crédit sur l'esprit de mon pere :

Ah ! de grace, auprès d'eux secondez mon ardeur.

A R I S T E.

L'âge, les noms, les biens, j'en conviens, sont sortables ;

Mais il faut ménager des humeurs peu traitables :

Votre pere, engoué de systèmes nouveaux,

Ne peut voir sans dépit les coutumes antiques ;

Il défriche, il arrache, il creuse des ruisseaux ;

D'un bon pré fait un lac ; il comble ses canaux ;

Remplit son potager de plantes exotiques ;

Sur un étroit fossé place un grand pont Chinois ;

Détruit un pavillon, construit une chaumière ;

Plante, au lieu de jasmin, la ronce & le lierre,

Et croit ainsi former un beau Parterre Anglais.

L E M A R Q U I S.

Il est riche, il fait bien, si ce travail l'amuse.

A R I S T E.

D'accord ; mais c'est qu'il blâme avec emportement

Ceux qui n'ont pas le même sentiment ;
Et cette intolérance est, je crois, sans excuse.

LE MARQUIS.

Cela n'empêche point mon établissement.

ARISTE.

Si fait ; car d'Henriette il faut gagner la mere.

C'est tout un autre caractère ;

Et pleine de respect pour ses grave aïeux ,
Rien de nouveau ne peut trouver grace à ses yeux ;
A l'ancienne étiquette , en esclave asservie ,
Plutôt que d'y manquer, elle perdrait la vie ;
Et le tonnerre ayant consumé son Château ,
Plutôt que de bâtir sur quelque plan nouveau ,
C'est le grand Châtelet qu'elle a pris pour modele ,
Rien n'annonçant, dit-elle, une grande maison ,
Mieux qu'un lourd pont-levis, une sombre tourelle ,
Et d'antiques crénaux autour d'un vieux donjon.

LE MARQUIS.

Et que m'importe sa manie ?

De l'aimable Henriette en suis-je moins l'Amant ?

ARISTE.

Elle n'en est pas moins jolie ;

Mais de sa mere il faut. . . .

LE MARQUIS.

Quoi ?

ARISTE.

Le consentement.

LE MARQUIS.

Sans doute.

ARISTE.

Et si mon frere brusquement ,
Traite ses préjugés de gothique folie ,
L'affaire manque assurément.

LE MARQUIS.

Vous me faites trembler.

ARISTE.

Hier adroitement ,
Je l'ai fait inviter par votre belle-mere ,

Chacun à sa Folie ,

Folle d'un autre caractère ,
 A venir partager les plaisirs qu'à sa Terre
 Son amour pour le bruit & pour le mouvement ,
 Sçait rassembler incessamment.

Elle a cédé, quoiqu'avec peine ;
 Mais pendant le souper , j'ai cru voir le moment
 Que la Comtesse , à qui déplaît la gêne ,
 Et dont la politesse agit fort lestement ,
 Alloit cabrer cet esprit exigeant.

LE MARQUIS.

Mais aussi la Comtesse est un peu trop légère :
 Je la connois très-imparfaitement ;
 C'est depuis six mois seulement
 Qu'elle est l'épouse de mon pere ;
 J'étois alors au Régiment.

A R I S T E.

Le plaisir est son élément ,
 Son importante & seule affaire :
 Sa merveilleuse activité ,
 Voltige avec rapidité
 Sur les objets divers que consacre la mode.
 Prédicateur accrédité ,
 Cours de Physique & d'Electricité ,
 Proverbes , bals , café , farceurs , tout l'accommode ,
 Pourvu que la variété
 Ecarte la monotonie.

LE MARQUIS.

Que dit mon pere à tout cela ?

A R I S T E.

Il est loin de blâmer ce doux genre de vie ;
 C'est celui du moment , il flatte sa manie.
 Moi je l'entends : oui , le voilà.



SCENE II.

LE COMTE, LE MARQUIS, ARISTE.

LE COMTE, *à la cantonade.*

IL faut me préparer ma nouvelle charrue ,
Ma herse à dents de fer , avec mon écobue ,
Pour les montrer à Monsieur du Semoir ;
Il arrive au plus tard ce soir.

(à son fils.)

Voyez , mon fils , toutes mes peines.
Pour mettre nos biens en valeur ,
Le épreuves que fait le simple Laboureur
Sont incomplètes , incertaines :
Mais tout va bien , quand le Seigneur
Est lui-même Cultivateur.
Oui , pour peu qu'il ait de génie ,
Il donne à tout le mouvement , la vie :
De cette Terre , moi , je suis le créateur.
Vous n'avez pas encor , je crois , vu ma prairie ?

LE MARQUIS.

Non , mon pere , certainement ;
Car j'arrivois hier dans le moment
Où vous partiez pour voir Madame de Cirville.

LE COMTE.

Ah ! si sa Terre étoit à moi ! . . .
J'en ferais un bijou ; ma foi ;
Elle a de l'eau , des bois . . . son terrain est fertile ;
Mais c'est une tête indocile ,
Qui des vieux préjugés suit la stupide loi.

ARISTE.

Que dites-vous d'Henriette sa fille ?

LE COMTE.

Moi ? rien , elle est assez gentille :

Chacun a sa Folie ,

Mais ce doit être un esprit à l'envers ,
Ayant avec le lait sucé tous les travers.

ARISTE.

Vous vous trompez ; elle a du goût , de la finesse ,
Du jugement , de la délicatesse ,
Et ne parle jamais de vous qu'avec transport.

LE COMTE.

J'en avois mal jugé d'abord ;
Oui , sa mine est intéressante.

LE MARQUIS.

Oh ! oui , mon pere , elle est toute charmante ,
Ses yeux sont pleins d'esprit , son ame de candeur ;
Elle unit à la fois les graces , la décence ,
Et cette touchante innocence
Qui sçait si bien fixer le cœur ;
Enfin , à qui rien ne résiste.

LE COMTE.

Comment diable ! quelle chaleur !
Vous n'êtes point , mon fils , un froid panégyriste.

ARISTE.

Il l'aime , & c'est de vous qu'il attend son bonheur.

LE COMTE.

Écoutez donc , l'affaire est très-faisable ;
Parbleu son parc touche le mien ,
On abattrait un vieux mur mitoyen ,
L'espace alors seroit considérable ;
En supprimant son gros moulin ,
On changeroit le cours de sa riviere ,
Qui traversant notre prairie entiere ,
Après mille détours , se rendroit à la fin
Au lac que j'ai fait faire au bout de mon jardin ,
Qui , si l'eau ni manquoit , paroîtroit admirable.

ARISTE , *souriant.*

L'arrangement est bon ; mais il faudroit d'abord....

LE COMTE.

Abattre le Château pour faire une ruine :
J'en voulois bâtir une. Ah ! j'attendrai.

ARISTE.

Comédie.
ARISTE.

D'accord.

Mais, avant tout, je m'imagine
Que de la Présidente il faut avoir l'aveu.

LE COMTE.

Mon fils est riche, il est votre neveu,
Votre héritier, le mien, d'une haute naissance,
Et je ne pense pas que la mère balance.

ARISTE.

Soit; mais pour réussir dans un projet si beau;
Ne parlons point encor d'abattre le Château.

LE COMTE.

C'est que l'effet de loin sera superbe.
Le Château par débris enseveli sous l'herbe;
Les trois quarts de la tour qu'on laissera debout....

LE MARQUIS.

Oui; mais, mon père, il faut épouser avant tout.

LE COMTE.

Voilà ma femme, elle a ses proverbes en tête;
Allons à mon rocher.

SCENE III.

LA COMTESSE, LE COMTE, LE MARQUIS;
ARISTE.

LA COMTESSE.

MArquis, où courez-vous?
LE COMTE.

Il vient voir mes travaux.

LA COMTESSE.

Que rien ne vous arrête;
Monsieur; mais lui, laissez-le nous.

LE COMTE.

Après deux ans d'absence,

B

Chacun a sa Folie ,

Du moins ayez la complaisance
De me laisser mon fils une heure ou deux.

LA COMTESSE.

Demain

Vous lui pourrez montrer votre jardin,
Votre grotte , vos bois , le lac , votre prairie ;

Mais , ce soir , notre Comédie

Ne peut aller sans répétition.

Un proverbe plein de faillie ,

D'intérêt , de jeu , d'action ,

Clôt la représentation.

Je ne veux point , par une étourderie ,

Risquer ma réputation.

LE COMTE.

C'est mettre à peu de chose une grande importance.

LA COMTESSE.

Depuis un mois le jour est pris ;

Il doit arriver de Paris

Cent femmes de ma connoissance ;

Notre orchestre est des mieux choisis ;

Les habits sont d'une élégance !

Enfin , j'ai sçu porter mon soin

Peut-être au-delà du besoin.

J'ai même converti la folle Présidente ;

Sa fille remplira le rôle d'Éliante ,

Et le Marquis jouera le Président Damon.

LE MARQUIS, *avec transport.*

Nous devons répéter , & Madame a raison.

LE COMTE.

Mais pourtant , mon rocher.

LA COMTESSE.

Mais , notre Comédie.

LE COMTE.

Ce qu'il sera d'une beauté !

LA COMTESSE.

Elle sera d'une gaité !

LE COMTE.

Faut-il toujours céder à votre fantaisie ?

LA COMTESSE.

Il faut bien amuser les gens qu'on a chez soi,
 Et votre Présidente est des moins amusables.
 D'un ton de charité déchirer ses semblables,
 A des vieilles erreurs donner force de loi,
 Conter de ses aïeux tous les faits mémorables,
 Complimenter, jouer, voilà tout son emploi.
 Moi, qui ne sçus jamais comete ni quadrille,
 Les gens du temps passé me paroissent des sots,
 Et je croirois, sans son aimable fille,
 Qu'elle arrive à l'instant de chez les Visigots:
 Avec pareilles gens, il faut, ou qu'on s'ennuie,
 Ou, pour les dissiper, jouer la Comédie.
 La Comtesse a raison, je suis de son avis;
 Vous n'avez rien à répondre, mon frere:
 Qu'elle aille répéter; & nous, parlons d'affaire.
 LA COMTESSE, *sortant*.
 Dans une heure, au plus tard, je vous rends le Marquis.

SCENE IV.

LE COMTE, ARISTE.

ARISTE.

COnvenons de nos faits.

LE COMTE, *regardant sa montre*.

Ma foi non, l'heure approche,

Où l'on me va poser la grosse roche

Qui sert de base à tout l'ouvrage entier;

C'est moi, vous le sçavez, qui conduis l'attelier:

Ces gens n'ont point de goût; le meilleur ouvrier,

Dès que je n'y suis pas, me fait quelque sottise.

ARISTE.

L'intérêt du Marquis doit aller le premier.

Pour aujourd'hui risquer quelque méprise:

Voyons la Présidente, & tâchons d'obtenir....

Pour cela ma présence est fort peu nécessaire :
 Vous connoissez son caractère ,
 Vous sçavez mieux la prévenir.
 Je m'en rapporte à vous , mon frere.

ARISTE.

Mais.....

LE COMTE.

Parlez-lui toujours , je m'en vais revenir.
 Ah ! je veux que mon fils ait la plus belle terre ! . . .
 Les deux parcs réunis , le Château ruiné
 Le moulin démoli , le ruisseau détourné
 Je veux que les Anglais , en voyant mon ouvrage ,
 Conviennent , en mourant de rage ,
 Que vers le grand mon génie est tourné
 Adieu , mon frere , adieu ; voyez la Présidente :
 Ménagez bien notre établissement.
 Du nom , des biens , elle sera contente ,
 Je promets de souscrire à tout aveuglement.

SCENE V.

ARISTE, *seul.*

J (*au Comte.*) (*seul.*)
 E ferai de mon mieux. Ah ! bon Dieu, l'homme
 étrange !
 De raison , de travers , quel bizarre mélange !
 Il est bon pere , bon mari ,
 Maître indulgent , fidele ami ;
 Et cependant en ce jour il préfere
 Une cascade , une misere ,
 Au doux soin d'assurer le sort d'un fils chéri.
 Mais , quelqu'un vient.



SCENE VI.

ARISTE, HENRIETTE.

ARISTE.

O U va la charmante Henriette ?
HENRIETTE.

Madame la Comtesse a tant sçu nous presser ,
Que dans la piece qu'on répète ,
Ma mere a consenti que j'aïlle remplacer
L'Actrice qui se trouve absente.

ARISTE.

Oui, je le sçais, vous jouerez Eliante ;
Mais, sçavez-vous quel est votre Damon ?

HENRIETTE.

Non, Monsieur.

ARISTE.

Mais au moins vous le soupçonnez ?

HENRIETTE.

Non.

ARISTE.

Et si c'étoit mon neveu Florimon ?

HENRIETTE, *émue.*

Le Marquis ?

ARISTE.

Lui-même. Je pense

Qu'il jouera naturellement

Avec vous le rôle d'amant.

HENRIETTE, *troublée.*

Je lui crois beaucoup de talent.

ARISTE.

Et je répons de sa constance.

C'est un Héros en sentiment.

HENRIETTE.

Monsieur.....

Chacun a sa Folie ,

A R I S T E.

Je vous ai vue au sortir de l'enfance ,
Et j'ai des droits à votre confiance :
Belle Henriette , allons , parlez-moi franchement.

H E N R I E T T E.

(*à part.*)

Sur quoi ? Je suis dans un tourment.

A R I S T E.

Je ne veux point de demi-confiance.

Le voyez-vous sans répugnance ?

H E N R I E T T E.

Qui ?

A R I S T E.

Le Marquis.

H E N R I E T T E.

Assurément.

A R I S T E.

Fort bien ; & lui vous aime éperdument :
Rien ne doit effrayer ici votre innocence :
C'est un oncle qui parle , un simple confident.

H E N R I E T T E , *embarrassée*

Mon trouble. . . .

A R I S T E.

Calmez-vous : puis-je , sans vous déplaire ,
Pressentir sur cela Madame votre mere ,
Ou vous offense-t-il par cet amour ardent ?

H E N R I E T T E.

Vous avez trop bien sçu lire au fond de mon ame.

A R I S T E.

Je vais donc à l'instant faire parler sa flame :
Il aura tout mon bien , & j'ose me flatter. . . .

H E N R I E T T E.

Ah ! je crains autant que j'espère.

Hélas ! vous connoissez ma mere. . . .

A R I S T E.

Pour avoir son aveu , je sçaurai tout tenter ;
S'il le faut , à l'amour nous unirons l'adresse ;
Vous le sçavez , chacun a sa foiblesse :

A qui sçait la saisir, on ne peut résister.
Mon neveu, du vieux temps vantera la sagesse,
Devant elle plaindra la déplorable ivresse
Où dans ce siècle on se laisse emporter.
Vous, du Comte avec art caressez le caprice,
De ses travaux admirez la grandeur,
De ses desseins louez la profondeur,
L'amour excusera ce léger artifice.
Sur-tout avec ma belle-sœur,
Qui, sur l'esprit du Comte a beaucoup d'influence,
Louez avec transport les spectacles, la danse,
Les airs nouveaux, les proverbes sur-tout :
Servant ainsi chacun selon son goût,
Nous obtiendrons à part chaque suffrage,
Et nous terminerons un heureux mariage.
HENRIETTE.
La feinte est difficile.

ARISTE.

Aux hommes, j'en conviens.
Mais le sexe sur nous ayant maint avantage,
Encore sur ce point nous surpasse en moyens.

HENRIETTE, *souriant.*

Vous croyez.... Je vais donc tâcher d'en faire usage.
Mais si je paroïs folle aux regards du Marquis,
Vous lui direz au moins que c'est par votre avis.
(Elle sort.)

ARISTE.

Soit : & moi, je vais voir Madame de Cirville.
Mais elle vient.

SCENE VII.

Madame DE CIRVILLE, ARISTE.

Madame DE CIRVILLE.

AH ! vous voilà, Monsieur ?
Ne me trouvez-vous pas étrangement facile,

De céder au desir de votre belle-sœur,
 D'une femme?... Dieu sçait... qui, folle, évaporée,
 A tous les vains travers d'un siècle corrupteur,
 Sans espoir de retour aveuglément livrée,
 Cherche dans le fracas un plaisir imposteur.
 Des caprices du temps enthousiaste outrée,
 De blâmer nos aïeux elle se fait honneur.
 Cette femme, Monsieur, m'entraîne dans l'erreur.

ARISTE.

Je conviendrai que la Comtesse,
 Peut-être avec trop de légèreté,
 Se livre à la frivolité,
 Mais son excuse est la jeunesse,
 Et l'exemple trop répété,
 De celles dont chacun, dans ce siècle gâté,
 Vante à l'envi la gentillesse;
 Mais malgré sa vivacité,
 Fidelle aux loix de la sagesse,
 Elle a de la malignité
 Fait taire la langue traîtresse.

C'a, voyons sur quel point son importunité
 A pu tromper votre prudence.

MADAME DE CIRVILLE.

De certaine femme l'absence
 Alloit faire manquer ses proverbes ce soir;
 Elle en feroit, dit-elle, au désespoir,
 Si je n'avois la complaisance
 De souffrir que ma fille, en cette circonstance,
 Prît sa place : aisément je me laisse émouvoir;
 Sans en sentir la conséquence,
 J'y consens : mais voyez ma désolation!
 J'apprends que ce maudit proverbe,
 Que j'avois cru l'assemblage superbe
 Des maximes de Salomon,
 Objet d'édification,
 N'est rien qu'un ouvrage amphibie,
 Une espèce de Comédie.

ARISTE.

A R I S T E.

Ils ont moins de prétention ,
Et plaisent fort en bonne compagnie.

MADAME DE CIRVILLE.

Quoi ! ma fille , Monsieur joueroit la Comédie ?

A R I S T E.

Que trouvez-vous là d'étonnant ?

C'est un utile amusement ,

Où la décence à la gaieté s'allie ;

Où par une aimable saillie ,

On corrige efficacement

Le ridicule & la folie ,

Et qui fait triompher toujours le sentiment :

MADAME DE CIRVILLE.

Mais cependant , Monsieur , des gens recommandables
Proscrivent ces plaisirs , & très-sévèrement.

A R I S T E.

Et croyez-vous , s'ils étoient si blâmables ,
Qu'ils fussent protégés par le Gouvernement ?

MADAME DE CIRVILLE.

Il est vrai : mais. . .

A R I S T E.

Parlons , croyez-moi , d'autre chose :

Que pensez-vous du jeune Florimon ?

MADAME DE CIRVILLE.

Que son pere est un fou , qui sur tout parle & glose ;

Fait le Docteur & veut donner le ton ,

Mais qui blesse sans cesse & bon sens & raison.

Toutes les nouveautés sont en droit de lui plaire ,

Qu'elles soient absurdes ou non.

A R I S T E.

Mais le fils ?

MADAME DE CIRVILLE.

Quant aux traits , il ressemble à sa mere :

J'en faisois cas : c'étoit une femme exemplaire ,

S'occupant fort du soin de sa maison ,

Et rien de ses devoirs ne la pouvoit distraire.

C

Chacun a sa Folie ,

A R I S T E.

Son fils a tout son caractère ,
Il est sincère , honnête & circonspect ,
Et pour vous rempli de respect.

Madame D E C I R V I L L E.

Mais en effet , il paroît fort aimable.

A R I S T E.

Il mettroit son bonheur à vivre auprès de vous.

Madame D E C I R V I L L E.

A mon âge . . . ah ! Monsieur , mon ame inconsolable
Sera toujours fidelle aux cendres d'un époux

A R I S T E.

Madame , il est trop raisonnable
Pour vouloir traverser un dessein si louable ;
Mais Henriette a des charmes si doux !
Par votre exemple , à la vertu formée ,
Il croit vous voir en elle ; & son ame charmée

Madame D E C I R V I L L E.

Mais , êtes-vous bien sûr que ma fille est l'objet ?

A R I S T E.

Il m'en a fait la confidence :
Son pere , instruit de son secret ,
Desire , ainsi que lui , cette heureuse alliance ,
Et je viens comme Ambassadeur.

Madame D E C I R V I L L E.

Vous nous faites beaucoup d'honneur ,
Et l'affaire , Monsieur , mérite qu'on y pense.
Le Marquis est honnête , il me paroît prudent ;
Mais il est Capitaine , & dans le Militaire
On garde rarement cet heureux caractère.
Je voudrois pour ma fille un grave Président.

Si Florimon veut quitter le service ,
Faire son Droit , pour prix d'un pareil sacrifice ,
Il aura mon consentement.

A R I S T E.

Mais il est sur le point d'avoir un Régiment.

Madame D E C I R V I L L E.

Fi donc ! réfléchissez sur le sort d'une femme

Qui consent d'épouser un Colonel.

A R I S T E.

Comment ?

Madame D E C I R V I L L E.

Hélas ! quel est le prix de sa pudique flamme !

Voit-elle, sans frémir, arriver le Printemps ?

Son mari fuit ; les sieges, les batailles,

Sont tout l'été ses passe-temps ;

Il la quitte l'hiver pour courir à Versailles :

Enfin, elle est épouse & veuve en même temps.

A R I S T E.

Tous les états ont leurs désagréments ;

Et n'en déplaît à la Magistrature,

Il ne me paroît pas fort doux

D'être unie au sort d'un époux,

Dont l'esprit plein de procédure,

Se met sans cesse à la torture,

Pour discerner le vrai de l'imposture

Dans d'interminables procès.

Madame D E C I R V I L L E.

On ne couche point au Palais.

A R I S T E.

On y dort bien quelquefois ; mais

Cela ne fait rien à l'affaire.

Madame D E C I R V I L L E.

Depuis mon trisaïeul jusques à feu mon pere,

Tous mes auteurs paternels, maternels,

Ont jugé des procès civils ou criminels,

Et ne prétends pas que mon sang dégénere :

Non, ma fille jamais ne comblera l'amour

Que d'un Président en la Cour.

A R I S T E, à part.

Il faut, pour mon neveu, caresser sa foiblesse,

Sans scrupule il peut bien éluder ma promesse.

Madame D E C I R V I L L E.

Vous hésitez ?

A R I S T E.

Madame, point du tout :

Et puisqu'un Magistrat est plus de votre goût ,
 Mon neveu , dans l'excès de l'ardeur qui le presse ,
 Va troquer l'uniforme & ses airs semillans ,
 Contre la Robe rouge & les cheveux flottans.
 Mais quand obtiendra-t-il le prix de sa tendresse ?

Madame DE CIRVILLE.

Dès qu'il sera placé.

ARISTE.

Le plutôt est le mieux.

Madame DE CIRVILLE.

Mais il faut , avant tout , qu'il achete une Charge.

ARISTE.

D'ici jusqu'au Printemps nous avons de la marge.
 Et nous pourrions , avant de sortir de ces lieux ,
 Dresser notre contrat & finir cette affaire ;

J'ai justement aperçu mon Notaire

Dans la foule des curieux

Que pour la Comédie on voit ici se rendre.

Madame DE CIRVILLE.

S'il en sçavoit quelqu'une à vendre ;

Il lui faut en parler.

ARISTE.

D'abord notre contrat ,

Sitôt que Florimon se verra votre gendre ,
 Nous n'aurons point de peine à lui faire un état.

Madame DE CIRVILLE.

Il faudroit qu'il se fit recevoir Avocat.

ARISTE.

Cela n'est pas bien difficile à faire ,

Et le contrat signé. . .

Madame DE CIRVILLE.

Je songe . . . justement ,

Le Président Dorval se retire honoraire ,
 De sa Charge on pourroit obtenir l'agrément.

Je vais rentrer dans mon appartement ,

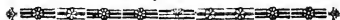
Pour écrire à quelqu'un qui fera notre affaire.

Et moi , je cours chercher notre Notaire ,

(seul.)

Et prévenir ensuite le Marquis
De paroître approuver tout ce que j'ai promis.

Fin du premier Acte.



A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

LE COMTE , LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

JE vous ai renvoyé le Marquis.

LE COMTE.

Oui Comtesse.

Il est , ma foi , charmant ; quel goût ! quelle sagesse !
De mon jardin sans peine il a conçu le plan.

LA COMTESSE.

Il remplit chaque rôle avec une noblesse !

LE COMTE.

Il a connu d'abord mes Cédres du Liban ,
Mes Pins , mes Catalpa.

LA COMTESSE.

Ses yeux pleins de finesse ,
Regardoient Henriette avec une tendresse !

LE COMTE.

Il me fera venir des fleurs de Ceylan.

Il se connoît très-bien en botanique.

LA COMTESSE.

Son jeu noble & fini n'est point maniéré ,
On eût dit que d'amour il étoit enivré.

LE COMTE.

Pour son âge , ma foi , c'est un garçon unique.

LA COMTESSE.

Il saisit à la fois le tendre & le comique.

Chacun a sa Folie ,

LE COMTE.

Pour moi j'en suis dans un enchantement.

SCENE I I.

Les Acteurs précédens, LE MARQUIS, en Robin.

HÉ ! le voilà !
LA COMTESSE.

LE COMTE.

Comment ? Dans quel acoutrement ?

LA COMTESSE.

Il a déjà pris l'habit de son rôle.

LE MARQUIS.

Mon pere, prenez part à mon contentement.

LE COMTE.

Quoi donc ?

LA COMTESSE, *au Marquis.*

Un peu plus haut, élevez chaque épaule,

Marchez tout d'une piece.

LE COMTE.

Hé ! Madame, un moment !

LA COMTESSE.

Mais, Monsieur, il faut bien.

LE MARQUIS.

J'obtiens un Régiment.

LA COMTESSE.

La contenance un peu moins fiere ,

La voix plus grêle & l'œil demi-fermé.

LE COMTE.

Hé ! Madame.... Parbleu, mon fils, j'en suis charmé.

LA COMTESSE, *au Comte.*

Non pas moi ; sa démarche est par trop cavaliere.

LE COMTE.

Colonel !

LA COMTESSE.

Mais, voyez comme il est costumé.

Un Robin doit marcher , parler d'autre maniere.

LE MARQUIS.

Ce qui me flatte plus dans mon avancement ,
C'est que je paroîtrai plus digne d'Henriette.

LE COMTE.

La mere , assurément , doit être satisfaite.

SCENE III.

LE COMTE, LA COMTESSE, LE MARQUIS;
ARISTE.

LE COMTE.

AH! mon mon frere, je suis dans un ravissement !
ARISTE.

Ah ! vous le sçavez donc , nous avons l'agrément.

LE COMTE.

Du Roi ?

ARISTE.

Non , de la Présidente ;

Pour notre hymen.

LE COMTE.

Non , pour un Régiment :

LE MARQUIS.

Cette faveur surpasse mon attente.

ARISTE.

Que dites-vous ?

LA COMTESSE.

Quoi ! vous n'entendez pas ?

Du Président Damon il fait le personnage.

ARISTE.

Cela pourra hâter son mariage.

LE COMTE.

C'est qu'il est Colonel.

ARISTE.

Colonel ; parlons bas :

Chacun a sa Folie ;

LE MARQUIS.

Le Roi m'accorde cette grace.

LE COMTE.

Et le voyant dans cette passe,

La Présidente.

LA COMTESSE.

Hein ! quoi ? Que dites-vous ?

LE COMTE.

A sa fille voudra le donner pour époux.

LA COMTESSE.

Elle n'est point, Monsieur, de notre Comédie.

LE COMTE.

Non ; mais c'est tout de bon que l'hymen le plus doux.

LA COMTESSE.

Pour le Marquis !

ARISTE.

Sans doute.

LA COMTESSE.

Ah ! quelle barbarie !

Que vous a-t-il fait, je vous prie,

Pour l'immoler ainsi dans son printemps ?

LE MARQUIS.

M'immoler !

ARISTE.

Henriette est sage, elle est jolie....

LA COMTESSE.

Mais dans un triste nœud perdre ses plus beaux ans !

LE MARQUIS.

Dites, les embellir.

LE COMTE.

Il l'aime à la folie.

LA COMTESSE.

Et combien peut durer pareille phrénésie ?

Six mois, un an au plus ; & quand, après ce temps,

Guéri de cette fantaisie,

Il voudra se rendre au plaisir,

Il fera d'une gaucherie....

D'un embarras, d'une bizarrerie....

Pour

Pour lui, Monsieur, vous me faites frémir.

LE COMTE.

Mais, Madame, songez que par ce mariage

Mon fils double son héritage ;

Je pourrai cultiver en grand,

Et le produit sera bien différent ;

J'ai déjà des projets que j'ai dit à mon frère :

On ne connoitra plus dans deux ans cette Terre.

LA COMTESSE.

Et dans deux ans, Monsieur, notre aimable Marquis

Sera méconnoissable aux yeux de ses amis.

ARISTE.

Nous disputons, je crois, faute de nous entendre ;

Et la Comtesse, autant que je le puis comprendre,

Croit que l'hymen de Florimon

Va l'arracher au brillant tourbillon.

LE MARQUIS, *bas*.

J'y compte.

LA COMTESSE.

Assurément.

ARISTE.

Non, ma sœur, au contraire ;

Le Marquis & sa femme ayant mille talents,

Attireront chez vous cent plaisirs différens.

Henriette a la voix légère,

Danse bien, aime le plaisir,

Et pince la harpe à ravir :

Pour vos concerts, vos bals & votre comédie,

Quelle ressource !

LE MARQUIS.

Elle est de tout point accomplie,

Et son ame... son cœur....

LA COMTESSE.

Elle a de la beauté,

Beaucoup de graces, d'élégance ;

Mais la gêne de la décence,

La rend un peu collet monté.

Il est vrai que l'hymen fait une différence,

Et six mois lui feront perdre sa gravité.

D

Chacun a sa Folie,

LE COMTE.

Elle a, ma foi, de l'esprit, de l'aisance,
Du goût & du discernement,
Et a trouvé mon kiosque charmant.

LA COMTESSE.

Et quand vous lui verrez jouer son Éliante. . . .

LE COMTE.

Ah! je le crois; faisons part à la Présidente
Du bonheur qu'a mon fils d'avoir un Régiment.

ARISTE.

Ce seroit le moyen de manquer notre affaire.

LE MARQUIS.

Mon oncle, y pensez-vous?

LE COMTE. Comment?

ARISTE.

Observons, sur ce point, le plus profond mystère.

LE MARQUIS.

Sur les bontés du Roi? . . . Non, je ne puis m'en taire.
Mon cœur aussi flatté qu'il est reconnoissant. . . .

ARISTE.

Hé bien! parlez-en; mais il ne faut plus prétendre
A devenir jamais son gendre.

LE MARQUIS.

O Ciel!

ARISTE.

A moins que d'être Président,
On ne peut aspirer à la main d'Henriette.

LE COMTE.

Oh! la folie est, par ma foi, complète.

LA COMTESSE.

Le trait, d'honneur, est excellent!

ARISTE.

Et j'ai promis affirmativement
Que le Marquis, pour lui complaire,
Feroit son Droit incessamment.

LE COMTE.

Son Droit! . . . un Colonel! . . . y songez-vous, mon frere?

ARISTE.

Très-fort, & j'ai chargé notre Notaire,

Qui pour la Comédie arrivoit tout exprès ;
De dresser le contrat.

LE COMTE.

Non, Ariste, jamais,
Non, je ne souffrirai que mon fils se dérobe
Aux travaux de nos Camps pour endosser la Robe.

LA COMTESSE, *souriant*.

Pourtant, en cheveux longs je le trouve à ravir.

LE COMTE.

Avec bonheur, j'ai trente ans fait la guerre,
J'affrontois pour mon Roi, la mort avec plaisir,
Et je lui défendrois de me nommer son pere,
S'il pouvoit renoncer au bonheur de servir.

LA COMTESSE.

Et ne voyez-vous pas, Monsieur, que l'on plaisante ?

LE COMTE.

C'est mal choisir son temps & son sujet.

ARISTE.

Pour mettre fin à notre projet,
Il ne faut pas cabrer la Présidente ;
On dresse le contrat, qu'on le signe aujourd'hui ;
Jusques à ce moment la feinte
N'entraîne pas une grande contrainte ;
Après ce court moment d'ennui,
On ne le fera pas Président malgré lui.

LE COMTE.

En ce cas-là, d'accord.

LE MARQUIS.

Ah ! je vois Henriette.

SCENE IV.

LE COMTE, LA COMTESSE, LE MARQUIS ;
ARISTE, HENRIETTE.

LA COMTESSE.

Q Uoi ! vous avez déjà fini votre toilette ?

HENRIETTE.

Oui, Madame, dans le dessein

De pouvoir parcourir quelque temps le jardin;
 L'art s'y trouve par-tout caché sous la nature;
 Des sentiers serpenteurs à travers la verdure,
 Menent, sans qu'on y pense, à cent bosquets divers,
 Où tantôt on admire un onde fraîche & pure,
 Et tantôt on croit voir des abymes ouverts;
 L'arbre des bords du Gange & ceux de l'Amérique,
 Y joignent leurs rameaux aux bras du chêne antique,
 Et le soleil perçant ces ombrages épais,
 Croit de la Chine encor éclaircir les forêts.

A R I S T E, *au Comte.*

Hé bien ! qu'en dites-vous ?

LE COMTE.

L'éloge est magnifique.

HENRIETTE.

Il l'est moins qu'il n'est mérité :

Que de goût ! de variété !

On reconnoît la verve poétique

Dans les moindres détails de ce parc enchanté.

LE COMTE, *à Arist.*

Ah ! qu'elle a de sagacité !

(*à Henriette.*)

Je vous croyois le goût gâté

Par votre mere, dont l'entêtement gothique

Aiguise sa causticité,

Contre l'esprit philosophique

Et chaque utile nouveauté

Qu'enfante tous les jours le goût économique.

Vous méritez qu'on vous explique

Cet art qu'ont ignoré nos barbares aïeux ;

Ce n'est que depuis peu qu'on connoît la physique ;

La carrière par nous s'ouvre pour nos neveux.

Suivez-moi, je vais.....

A R I S T E.

Mais vous oubliez, mon frere,

Qu'il nous faut convenir d'abord avec sa mere.

LE COMTE.

Vous m'y faites songer. Dans un autre moment

Je prends sur moi le soin de vous instruire ;
 Lorsque mon fils ira joindre son Régiment ,
 Dans le sentier des arts je sçaurai vous conduire.

HENRIETTE.

Pour vos leçons pleine d'empressement ,
 Vous me verrez toujours & zélée & docile.

LA COMTESSE, *au Comte.*

Qu'en dites-vous ?

LE COMTE.

C'est un sujet charmant.

LE MARQUIS.

Adorable.

ARISTE.

Je vois Madame de Cirville.

SCENE V.

Les Acteurs précédens, Madame DE CIRVILLE.

LA COMTESSE.

AH ! Madame , dans ce moment
 Nous allons vous chercher dans votre appartement.

MADAME DE CIRVILLE.

Ah ! c'étoit prendre trop de peine ,
 Madame en vérité.....

LA COMTESSE.

Madame assurément.

MADAME DE CIRVILLE.

Soyez sûre.....

LA COMTESSE.

Soyez certaine.....

E N S E M B L E.

Que toujours mon empressement...

ARISTE.

Mesdames, croyez-moi, treve de compliment...

Nous ne ferons bientôt qu'une famille.

Chacun a sa Folie ,

MADAME DE CIRVILLE.
Le Marquis a déjà l'habit de Président.

ARISTE.

Que ne feroit-il pas pour votre aimable fille !

MADAME DE CIRVILLE.

Que j'aime cet habit , simple , noble & décent !

LA COMTESSE, *à part.*

Il est fort gai , sur-tout.

MADAME DE CIRVILLE, *à Ariste.*

A ma fille il doit plaire.

ARISTE.

Ils sont riches tous deux : ne parlons point du bien ,

Ce sont des détails de Notaire.

Moi , pour accélérer l'affaire ,

A Florimon^{je} j'assure tout le mien.

LE MARQUIS.

Mon cher oncle....

LE COMTE.

Charmé d'une telle alliance ,

Je dois à tous les deux tant de reconnoissance....

ARISTE.

Nous faisons des heureux , il suffit. Mais , quel jour

Choisissons-nous pour combler leur amour ?

MADAME DE CIRVILLE.

L'empressement d'Ariste est digne de nos peres.

LE COMTE.

Voilà comme à présent l'on traite les affaires.

On termine en deux mots ; mais nos tristes aïeux....

MADAME DE CIRVILLE.

Nous valoient bien , Monsieur.

ARISTE.

Peut-être ils valoient mieux.

Mais comme on ne peut pas retourner en arriere ,

Dans ce siecle il nous faut fournir notre carriere :

Ne perdons point des momens précieux.

A quel jour la cérémonie ?

LA COMTESSE.

J'ai dans la tête un plan délicieux

Pour la fête ; d'abord , Concert & Comédie ,
Ballet allégorique , & de charmans couplets :
Mais il faut bien un mois pour faire les apprêts.

LE MARQUIS.

Un mois !

LA COMTESSE.

On ne sçauroit commander au génie.
Nous n'aurons qu'une rapsodie ,
Si nous ne donnons pas le temps.

ARISTE.

Songez-vous que leurs cœurs comptent tous les instans ?

Madame DE CIRVILLE.

Parlez pour Florimon.

ARISTE.

D'aussi tendres amans.....

Madame DE CIRVILLE.

Une fille bien née a moins d'impatience ,
Et pour aimer attend l'ordre de ses parens ;
Je le sçais par expérience ,
Et j'ai toujours , fidelle à mon devoir ,
Accordée au printems , mariée en Décembre ,
Bravé jusqu'à l'hymen, l'amour & son pouvoir ;
Et mon époux étoit , vous pouvez le sçavoir ,
Le plus bel homme de sa chambre.

Mais on avoit alors des principes , des mœurs.

LE COMTE.

Comment donc t'on diroit, Madame , à vous entendre ;
Qu'on ne voit parmi nous que fourbes , imposteurs :
Nous avons bien des graces à vous rendre.

ARISTE.

Hé ! laissons-là le siecle & ses erreurs ;

Songez....

LE COMTE.

Un moment je vous prie.

Notre siecle est celui de la Philosophie ,
Tous nos écrits prêchent l'humanité.

LE MARQUIS.

Hé ! mon pere !...

Chacun a sa Folie ,

MADAME DE CIRVILLE.

Par-tout regnent l'étourderie,
Et l'égoïsme & la frivolité.

HENRIETTE.

Hé ! ma mere !...

LE COMTE.

Par-tout éclate le génie :

Voyez l'air fixe & l'électricité ,

L'alkali volatil...

ARISTE.

Mon frere, en vérité...

LA COMTESSE, *à part.*

Ils me donnent la Comédie.

MADAME DE CIRVILLE.

Je ne vois à présent qu'orgueil & vanité ,

Du clinquant & de la faillie ,

Des paradoxes , mais plus de solidité.

ARISTE, *bas à Madame de Cirville.*

Par bonté pour son fils , ménagez sa manie.

MADAME DE CIRVILLE, *bas à Ariste.*

Allons, soit ; mais au moins il sera Président.

ARISTE.

Malgré son pere , c'est son vœu le plus ardent.

(*bas au Comte.*)

Pour l'amour d'Henriette , épargnez sa folie.

LE COMTE.

Soit ; mais nous abattons son Château.

ARISTE.

Sûrement.

LA COMTESSE, *à part,*

Quoi ! déjà la scene est finie ?

D'un proverbe je veux en faire le sujet ,

En action elle doit faire effet.

ARISTE.

Fixons enfin le jour de notre mariage.

MADAME DE CIRVILLE.

(*à part.*)

Soit. Quel extravagant !

LE COMTE.

Comédie.
LE COMTE.

33

(à part.)

D'accord , quel radotage !

ARISTE.

Nous sommes , je crois , en état
De terminer aujourd'hui le contrat ;
Et Dimanche à la Cour , ainsi qu'il est d'usage....

MADAME DE CIRVILLE.

J'entends bien , mais je crois qu'il seroit beaucoup mieux
De finir à la fois & l'une & l'autre affaire ;
Et la Charge....

LE MARQUIS.

Toujours le desir de vous plaire
Sera ma loi ; mais , regardez ses yeux...
Rempli du doux espoir de vous avoir pour mere ;
D'être par vos conseils préservé des erreurs
Qu'à chaque pas présente un siecle corrupteur ,
Pour vous plein de respect , & pour elle , de flamme ;
Chaque instant de délai , vous le sentez , Madame ;
Est un supplice pour mon cœur.

MADAME DE CIRVILLE.

Je goûte les motifs de votre impatience ,
Mais la raison....

LE MARQUIS.

Vous parle en ma faveur ;
C'est elle qui me fait presser cette alliance ;
Je veux , vers la vertu , marcher à pas certains :

Je crains mon inexpérience ,
Et je vois que l'hymen unissant nos destins ,
Vous serviriez de guide à ma jeunesse :
Par un heureux accord , l'amour & la sagesse
Rameneroit pour nous les jours de l'âge d'or ,
Que vos seules vertus nous rappellent encor.

MADAME DE CIRVILLE.

Il me charme : on n'est point aussi sage , aussi tendre ;
Je prédis qu'il sera la gloire du Palais ;
Ma fille peut l'aimer , & je le lui permets :

ARISTE.

Allons donc au contrat songer , sans plus attendre.

E

S C E N E V I.*Les Auteurs précédens, UN LAQUAIS.**LE LAQUAIS, donnant une lettre au Comte.*

C'Est de la part de Monsieur du Semoir,
 Qui ne peut pas venir ce soir.
MADAME DE CIRVILLE.
 Ce charlatan d'agriculture.

LE COMTE.

Personne comme lui ne connoît la nature.

LA COMTESSE.

Il ne vient point, j'en suis au désespoir,
 Pour le remplacer, comment faire?

LE COMTE.

Le remplacer ! comment ? en quoi ?

LA COMTESSE.

Dans la piece.

LE COMTE.

Il jouoit !

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur, le Notaire.

Il défrichoit pour vous, & déclamoit pour moi.

LE COMTE.

Il est universel, ma foi.

MADAME DE CIRVILLE, ironiquement.

Ah ! très-fort ; si j'avois adopté ses chimères,

N'auroit-il pas desséché mon marais,

Mis en vignoble mes bruyeres ?

LE COMTE.

Très-bien vu ! Diable ! Il a d'admirables projets.

MADAME DE CIRVILLE.

Aussi sages que nous, Monsieur, étoient nos peres,

Et je ne souffrirai jamais

Qu'on change leur façon de cultiver mes terres.

LE COMTE.

Ils n'y connoissoient rien, ce soit dit entre nous.

Du Semoir....

LA COMTESSE.

Est un fat qui me met en courroux.

Madame DE CIRVILLE, *bas*.

Elle a du jugement, à travers sa folie.

LE COMTE.

Il est l'ame de mes travaux,

Son nouveau défonçoir m'épargne dix chevaux.

Madame DE CIRVILLE.

Il a bien plus d'intrigue encor que de génie.

LA COMTESSE.

Au lieu de disputer, avisons, je vous prie,

Au moyen d'arranger ce soir la Comédie.

LE COMTE, à *Ariste*.

Cette femme toujours au bon sens fait échec.

ARISTE.

Mais si vous la brusquez, votre lac reste à sec.

LE COMTE.

Mon lac... c'est vrai... que diable !

ARISTE.

Et son aimable fille.

LE COMTE, *bas*.

Eh bien ! je me tairai, mais c'est en enrageant.

LA COMTESSE.

Pour un instant laissons-là la vécille :

Remplacer notre Acteur est un point plus urgent.

Madame DE CIRVILLE, à *Ariste*.

Bon Dieu, Monsieur ! Quelle famille !

ARISTE, *bas à Madame de Cirville*.

Qu'importent leurs travers ? Oublions tout débat :

Aussi-bien le Notaire apporte le contrat.

SCENE VII & dernière.

Les Acteurs précédens, LE NOTAIRE.

LA COMTESSE.

HÉ ! justement, il fera notre affaire.

Au lieu de du Semoir, il jouera le Notaire.

Il est déjà tout costumé.

A R I S T E.

Notre acte est-il dressé, mon cher Monsieur Formule ?

L E M A R Q U I S, à Henriette.

L'espoir renaît dans mon cœur alarmé.

L E N O T A I R E.

Je vais le lire, on peut le signer sans scrupule.

(Il lit.)

Pardevant.

L A C O M T E S S E.

Que de temps perdu en vains discours !

A R I S T E.

Oui, ma sœur a raison, passons le préambule.

L A C O M T E S S E.

Passons tout, on se peut marier tous les jours.

Occupons-nous, s'il vous plaît, du solide ;

Sans différer, il faut que Monsieur se décide.

L E N O T A I R E.

Il me paroît que tout est décidé,

J'ai stipulé la dot, & je me suis fondé

Sur l'usage des lieux pour fixer le douaire.

Le préciput à l'ordinaire.

L A C O M T E S S E.

Voilà bien de quoi s'occuper,

Dans un quart-d'heure il faut que l'on commence ;

Le rôle est court, on peut encore le couper.

L E N O T A I R E.

Le rôle !

L A C O M T E S S E.

Mais il faut que vous l'ayez d'avance.

A R I S T E.

Ma sœur, y songez-vous ?

M a d a m e D E C I R V I L L E.

Ah ! quelle extravagance !

L A C O M T E S S E.

Vous n'avez que dix vers, mais il faut les sçavoir.

L E N O T A I R E.

Des vers ! c'est un contrat dont l s'agit, je pense ;

Il est en bonne prose, & j'ai sçu tout prévoir.

Si vous voulez que j'en fasse lecture....

LA COMTESSE.

Et le rôle, Monsieur?... Qu'il a la tête dure!

LE COMTE.

Laissons-là, s'il vous plaît, vos rôles un moment!

LA COMTESSE.

Quoi?

LE MARQUIS, à la Comtesse.

Nous en parlerons après la signature.

ARISTE.

Oui, signons.

LE NOTAIRE, faisant signer le Marquis:

Je vous fais, Monsieur, mon compliment:

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur; mais signons.

LE NOTAIRE, faisant signer Henriette,

La charmante future

Doit prendre grande part à votre avancement.

Madame DECIRVILLE, signant.

Oui, dans quatre ou cinq mois il sera Président.

LE COMTE, signant.

A moi.

LA COMTESSE, signe.

A moi.

LE COMTE, à Ariste.

A vous.

ARISTE, signant.

De grand cœur je vous jure.

LE MARQUIS.

C'est donc fini: je suis dans un ravissement...

Madame DECIRVILLE, au Notaire.

Du Président Dorval la Charge est-elle à vendre?

LE NOTAIRE.

Oui, Madame; auriez-vous quelqu'un?

Madame DECIRVILLE.

Oui.

LE NOTAIRE.

Qui?

Madame DECIRVILLE.

Mon gendre.

Chacun a sa Folie ,
LE NOTAIRE.

Monsieur ?

Madame DE CIRVILLE.

Lui-même.

LE NOTAIRE.

Il vient d'avoir un Régiment ;

Cette grace à jamais le consacre au service.

Madame DE CIRVILLE.

Qu'entends-je ?

LE COMTE.

Il vous dit vrai.

LE NOTAIRE.

Madame, assurément,

Le sçavoit avant moi.

Madame DE CIRVILLE, *outrée*.

Ah ! quel événement !

Non, non, on m'en fera justice ;

Rendez-moi ce contrat, que je le déchire.

ARISTE.

Non.

Madame, suivez moins un bizarre caprice.

Madame DE CIRVILLE.

Quoi ! vous m'avez trompée ?

ARISTE.

Ecoutez la raison.

Madame DE CIRVILLE.

Non, Monsieur, je ne puis. C'est une trahison.

Vos préjugés contre le Militaire,

Et leur amour, rendoient la ruse nécessaire ;

J'ai fait ce que j'ai dû ; lorsque vous connoîtrez

Plus à fond le Marquis, son heureux caractère,

Vous-même m'en remercirez.

Je connois votre cœur.

LE MARQUIS.

Ah ! Madame !

HENRIETTE.

Ah ! ma mere !

LA PRÉSIDENTE.

Aimer un Colonel ! que diroient tes aïeux ?

ARISTE.

De Juge remplissant l'auguste ministère ,
 Ils sçauroient applaudir au zele précieux
 Des Héros qui , bravant les périls de la guerre ,
 Tandis qu'au Tribunal ils font parler les Loix ,
 Soutiennent au dehors la gloire de nos Rois.

LA PRÉSIDENTE.

J'estime leur valeur ; mais leurs mœurs.....

ARISTE.

Hé! Madame!

Quittez un préjugé que la raison dément ;
 Nous courons au bonheur , mais tous diversement :
 Mon neveu l'apperçoit dans l'objet de sa flamme ;
 Ma sœur , dans le fracas & dans l'amusement ;
 Le Comte croit l'atteindre en aidant la nature

Par les efforts de la culture ;

Vous , en suivant trop scrupuleusement

De nos aïeux les maximes prudentes.

Mais nos ames à tous , sont pures , innocentes :

Aimons-nous donc , sans traiter de travers

Nos penchans & nos goûts divers.

Il faut , pour être heureux , que jamais on n'oublie

Qu'à tout âge , en tout temps , chacun a sa folie.

LE COMTE.

Il parle d'or , ma foi.

LA PRÉSIDENTE.

Je me rends donc ; enfin ,

Soyez heureux.

LA COMTESSE.

D'honneur , j'en suis ravie.

Justement j'ai reçu ce matin

Quelques couplets sur ce refrain.

Esseyons-les , je vous en prie ,

En attendant la Comédie.



*V A U D E V I L L E.**Sur l'Air : l'Amour est de tout âge.*

O **A R I S T E.**
 RGON ne voit que son trésor,
 Et Lisandre que sa maîtresse ;
 L'un vit pour amasser de l'or ,
 L'autre pour peindre sa tendresse.
 Ils traitent réciproquement
 Leurs goûts de bizarre manie ;
 Mais moi , je dis tout bonnement :
 Chacun a sa folie.

L A C O M T E S S E.
 Nos aïeux , dans leurs vieux Châteaux ,
 S'enivroient près de leurs compagnes ;
 Et tyrans nés de leurs vassaux ,
 Désoloient souvent les campagnes ;
 Aujourd'hui , bals , soupers charmans ,
 Proverbes , Concerts , Comédie ,
 Embellissent tous nos momens ,
 Et c'est là ma folie.

L E M A R Q U I S.
 L'avarice , l'ambition ,
 Sur mon cœur n'ont aucun empire ;
 De la plus douce passion ,
 J'éprouve le rendre délire.
 Soumis à cet objet charmant ,
 Mon cœur lui consacre ma vie :
 Qui pourroit en la regardant ,
 M'accuser de folie ?

L E C O M T E.
 Messieurs , nous n'offrons aujourd'hui
 A vos yeux qu'une bagatelle ;
 Elle n'a pour unique appui
 Que vos bontés & notre zèle :
 Qu'ils nous tiennent lieu de talent ;
 Vous plaire est toute notre envie ;
 Voyez d'un regard indulgent
 Chacun a sa folie.

F I N.